

Le "MOI" carrefour de culture et source d'identité, vu à travers la philosophie du "moi" de Nicolas Berdiaeff

Aurore Biviarisolo Djacoba

► **To cite this version:**

Aurore Biviarisolo Djacoba. Le "MOI" carrefour de culture et source d'identité, vu à travers la philosophie du "moi" de Nicolas Berdiaeff. Travaux & documents, Université de La Réunion, Faculté des lettres et des sciences humaines, 2013, Interculturalité et dynamique identitaires dans les îles de l'océan Indien, pp.19–28. hal-02186035

HAL Id: hal-02186035

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02186035>

Submitted on 13 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le « MOI » carrefour de culture et source d'identité, vu à travers la philosophie du « moi » de Nicolas Berdiaeff

AUORE BIVIARISOLO DJACOBA,
MAÎTRE DE CONFÉRENCES, UNIVERSITÉ DE TOLIARA

LES FORMES DU MOI

Comme pour la plupart de ses contemporains, le moi, pour Nicolas Berdiaeff¹ est ambivalent et mystérieux. Dans *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, il exhortait même à distinguer les deux formes du « moi » dans l'homme, à savoir le « moi » de profondeur et le « moi » de surface². Souvent, c'est par le moi de surface que l'homme entre en contact avec les autres hommes, avec la société, avec la civilisation, mais c'est là un contact purement extérieur, et non une communion intérieure. Le moi superficiel de l'homme caractérise l'individu, l'homme social, tandis que le « moi » caché se réfère à la personne, l'homme spirituel. En effet, selon Nicolas Berdiaeff, dans la société, l'homme est toujours en scène, il se conforme à ce qui est reçu dans sa condition sociale ; et lorsqu'il est trop bien entré dans son rôle, il a lui-même peine à parvenir à son propre moi. Il joue souvent, disait Berdiaeff, un rôle dans la vie, et celui qu'il joue peut bien n'être pas le sien. En plus, dans les différents rôles que joue le « moi » social, il y a aussi une hiérarchisation qu'il a à gérer selon les circonstances : le « moi-époux », « le moi-fils », le « moi-philosophe », « le moi-aristocrate », « le moi-marxiste », le « moi-russe »,... Le moi n'est plus le même que dans son existence intérieure, il est *voilé*³ et il est très difficile de percevoir jusqu'au moi véritable. Il devient insaisissable parce qu'il change sans cesse. En somme, avec ce « moi-Protée », l'homme est soumis à une vie conventionnelle et extérieure. Seul un grand effort de l'esprit lui permet de « se retrouver », d'avoir une vie intérieure et authentique, d'accéder à son « moi » profond.

¹ Nicolas Berdiaeff (1874-1948) est un philosophe russe né à Kiev, de père influencé par la pensée de Voltaire, de mère russe d'origine française et polono-lituanienne, époux d'une russe orthodoxe convertie au catholicisme. Il est expulsé de la Russie pour des raisons idéologiques en 1922, a transité par l'Allemagne avant de s'établir en France en 1924 jusqu'à sa mort en 1948.

² Nicolas Berdiaeff, *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, p. 25.

³ Nicolas Berdiaeff, *5 Méditations sur l'existence*, p. 104.

Continuant son analyse, Berdiaeff ajoute que ce moi « se définit d'une manière antinomique, comme l'immuable en train de changer... Sans cesse le moi se dédouble, change de visage ; mais il reste lui-même, un et unique. Il peut se rétrécir ou se dilater ; chacun de nous comprend un moi plus étroit et un moi plus vaste. Mais le moi en soi peut être défini comme l'unité permanente sous tous les changements »⁴.

Ce dédoublement correspond à l'adaptation aux conditions de la vie sociale par le moi, à l'adoption de toutes lois et comportement dictés par la société. Le moi de surface s'accommode de toutes les situations grâce au « dressage social » comme l'éducation, les institutions et les lois. Il est impersonnel, banal et en lui, tout va de soi tandis que le « moi » intérieur, c'est-à-dire la personne, se trouve écrasé, opprimé et souffre de cette situation vécue par son autre. En tant que personne, sa nature libre ne peut que se révolter car il ne souffre d'aucune détermination extérieure même par Dieu⁵. Pour qu'il soit lui-même, deux conditions s'imposent au moi : d'abord, il faut qu'il soit soustrait à l'objectivation⁶ et à la socialisation ; ensuite, il faut qu'il se transcende et sorte de soi pour aller au toi, au prochain et au monde divin. C'est seulement à la réussite de la seconde condition qu'il peut « se dilater », donc s'ouvrir tandis que le fait de rester dans l'objectivation équivaut à un rétrécissement, à un isolement ou au solipsisme, situation courante chez le moi socialisé.

A première vue, on serait tenté de comparer ce moi berdiaévien avec les trois systèmes de la personnalité chez Freud, le ça, le moi et le surmoi. Pour Freud, le ça est le lieu des pulsions innées, agressives ou encore sexuelles, et des désirs refoulés. Les désirs du ça sont soustraits au principe de réalité : ils ignorent le temps et les relations causales et logiques ; ils sont soumis au principe de plaisir-déplaisir. Le moi, parfois appelé je, dans la psychologie analytique, est une structure dominée par le principe de réalité : c'est une pensée objective, socialisée, rationnelle et verbale. Il s'agit donc d'une activité consciente, régulant les perceptions extérieures, aussi bien que celles internes, et assurant le déroulement du processus intellectuel. Mais le moi est aussi une activité préconsciente et inconsciente, dans la mesure où elle assure les mécanismes de défense. C'est le moi, et non le ça, qui assume la défense de la personne propre et son ajustement à l'entourage. Il contrôle l'accès à la conscience et à l'action. Au demeurant, le moi assume la fonction synthétique de la personnalité. Le surmoi se manifeste par le développement des émotions, qui se rattachent à la conscience morale, surtout la

⁴ N. Berdiaeff, *5 Méditations sur l'existence*, Paris, p. 95.

⁵ N. Berdiaeff, *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, p. 27.

⁶ *Objectivation* : terme emprunté à Marx mais utilisé par Berdiaeff pour montrer toute situation où l'homme perd son rang de sujet et se trouve considéré comme un objet, situation que Berdiaeff conteste avant tout.

culpabilité, l'auto-observation, l'autocritique, ou encore la prohibition. En tant qu'ensemble d'influences parentales et sociales, le surmoi existe avant l'individu même. Dans ce système compliqué, quand il n'est pas clivé, l'idéal du moi correspond à ce que l'individu doit être, pour répondre aux exigences du surmoi. Le moi dirige et contrôle les ajustements du sujet à l'entourage, ainsi que les tensions qui le motivent et la réalisation de ses possibilités. En somme, il est le médiateur entre le ça et le surmoi. Cependant son activité est limitée par les infiltrations du ça et du surmoi. Ce qui n'est pas le cas chez Berdiaeff car son moi est partout à la fois, il peut jouer tous les rôles qui lui sont donnés de l'extérieur tout en gardant les deux formes. Comme il l'a dit lui-même, « le moi peut se rétrécir ou se dilater » mais le moi en soi c'est-à-dire le moi caché « peut être défini comme l'unité permanente sous tous les changements ». Notons toutefois que Berdiaeff a forcément connu cette théorie freudienne puisqu'ayant suivi des séminaires de philosophie à Heidelberg au moment de la publication du « *Le moi et le ça* » en 1923, il ne pouvait pas ignorer cet ouvrage. D'ailleurs, son analyse de l'illusion de la conscience montre encore sa connaissance de Freud lorsqu'il se réfère à la femme hystérique⁷.

En réalité, Berdiaeff présente une conception dualiste du moi, qui est la transposition de la théorie kantienne de l'homme en général dans la *Doctrine de la vertu*⁸ et de la personne en particulier dans la *Critique de la raison pratique*⁹. Elle correspond à l'*homo phaenomenon* où « l'homme considéré dans le système de la nature est un être de médiocre importance et a une valeur vulgaire qu'il partage avec les autres animaux que produit le sol » et à l'*homo noumenon* qui a « une liberté et une indépendance à l'égard de la nature entière... et soumise à sa propre personnalité en tant que personne qui appartient en même temps au monde intelligible ». Cette conception de Kant pourrait s'accorder à celle de Berdiaeff jusqu'à un certain point : que le terme « raison » soit remplacé par « esprit » car aussi bien la raison que l'esprit permet à l'homme de dépasser sa nature d'être soumis aux lois naturelles et sociales et l'introduisent au royaume de la liberté. Chez le premier, la raison lui permet d'accéder au monde intelligible et moral, là où il n'est déterminé que par lui-même et par la loi morale qu'il a en lui. De même, chez Berdiaeff, c'est l'esprit qui élève l'homme au-dessus de la nature et qui le rend libre et divin¹⁰. En résumé, la notion d'individu et de personne dans l'homme chez Kant a été transférée par Berdiaeff dans l'étude du moi.

⁷ Nicolas Berdiaeff, *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, p. 145-146.

⁸ E. Kant, *Doctrine de la vertu*, p. 96-97.

⁹ E. Kant, *Critique de la raison pratique*, p. 99.

¹⁰ N. Berdiaeff, *Esprit et liberté*, p. 74.

Dans l'interculturalité, c'est le moi superficiel qui va subir l'assaut des différentes cultures, un moi submergé par les pressions extérieures, masqué par l'identité sociale et la morale *pharisaïque*, un moi carrefour des cultures. Ainsi, il a un aspect social caractérisé par des rôles qu'il remplit, ou par les attentes des autres à son égard. Par contre, le moi de profondeur, le moi caché, souffre de cette multiplicité disparate, de cette impersonnalité et de cette détermination extérieure qui apparemment le rapprochent « des autres » mais en réalité n'entraînent que la solitude et l'isolement. Mais cette souffrance n'est pas toujours négative puisqu'elle va faire émerger un moi libre qui va se révéler comme créateur de valeur nouvelle par un dépassement quotidien, devenant ainsi la source d'identité de l'homme, mais une identité personnelle tout en étant universelle, un « moi qui ressemble à tout autre mais qui est quand même différent des autres », le vrai moi.

Comme il l'a affirmé,

Tout moi ressemble à tout autre en tant que moi pur ; mais chacun n'en est un qu'en ce que précisément il est différent des autres. Chaque moi est un monde à part, supposant l'existence des autres, mais ne ressemblant ni ne s'identifiant à eux. Ce que j'appelle le moi, c'est uniquement le moi non socialisé, non objectif¹¹.

L'identité clamée par Berdiaeff est celle d'un moi unique, autonome et indépendant, libre, vivant l'intersubjectivité des phénoménologues. Dans ce sens, ce n'est pas un moi autiste, fermé sur lui-même et dans lui-même mais un moi ouvert aux autres, à toi et à nous. « Le moi a soif de sortir de réclusion en soi-même pour aller à un autre moi »¹² et « l'isolement absolu du moi, la suspension de tout contact avec autrui, avec un toi, équivaldrait à la destruction du moi par soi. Il cesse d'exister quand, à l'intérieur de sa propre existence, ne lui est pas donné l'existence d'un autre moi, d'un toi »¹³.

Un moi isolé peut se rencontrer chez le « moi de surface » dans le cas de l'égoïsme et la volonté de puissance tandis que le « moi intérieur » ne peut jamais être seul car à défaut d'un autre interlocuteur, il peut toujours communiquer au moins avec lui-même.

LE MOI ET LA COMMUNICATION

La solitude ne donne pas toujours une connotation négative. Elle permet le rapport de soi à soi, la vie intérieure, le dialogue avec soi-même. Hannah Arendt a développé encore plus cette idée de Berdiaeff dans l'expression « vivre avec moi ».

¹¹ *Idem.*

¹² N. Berdiaeff, *5 méditations sur l'existence*, p. 99.

¹³ N. Berdiaeff, *5 méditations sur l'existence*, p. 96.

Elle disait :

Ce vivre avec moi est davantage que le conscient (*consciousness*), davantage que la connaissance directe de moi-même (simple *awareness*) qui m'accompagne dans tout ce que je fais et dans tout ce que j'affirme être. Etre avec moi-même et juger par moi-même s'articulent et s'actualisent dans le processus de pensée, et chaque processus de pensée est une activité au cours de laquelle je me parle de ce qui se trouve me concerner. Le mode d'existence est présent dans ce dialogue silencieux. Je l'appellerais maintenant solitude. La solitude représente davantage que les autres modes d'être seul en particulier et surtout l'esseulement et l'isolement¹⁴.

Ce dialogue dont nous parle Hannah Arendt est un dialogue avec moi-même, de moi à moi. Nous revoici encore au dédoublement du « moi » rencontré chez Berdiaeff. Ici, je suis deux en un où moi-même je me prends pour un autre. Il y a une dichotomie intérieure dans laquelle je peux me poser des questions et recevoir une réponse. Dans ce cas, le moi est l'ami, l'autre moi-même, *l'allos autos* d'Aristote dans *l'Éthique à Nicomaque*¹⁵. Ce dialogue dans la solitude se distingue de la situation du moi dans l'isolement et l'esseulement dans le sens où l'autre moi est haï, non reconnu et considéré comme un objet entraînant un véritable schisme ou selon l'expression de Berdiaeff, la rupture de la communication entre le moi de surface et le moi de profondeur.

Cette identité personnelle mais aussi universelle du moi ne peut réussir et se réaliser qu'à travers le dialogue, la communication et la reconnaissance de l'autre. Berdiaeff développe cette idée à partir de l'analyse de Martin Buber. Selon ce philosophe, dit-il, le moi n'est pas la substance, il est une relation à partir de la conscience qui naît des rapports entre le « moi » et le « toi ». Selon le vocabulaire de Buber, le moi ne peut exister que comme un *Je* s'intéressant à un *Toi* qui est un autre moi tout en étant différent de moi ou comme un *Je* saisissant un *cela*, c'est-à-dire un toi objet. Mais Berdiaeff a enrichi cette analyse de Buber en élargissant cette relation du moi au-delà du toi, au *nous*. Car, « il n'y a pas que le moi, le toi, le cela, il y a aussi le "*nous*"¹⁶ contenu qualitatif immanent au moi »¹⁷. Mais ce « nous » peut être objectivé et se coupe du moi comme la société, l'église en tant qu'institution, les collectivités. Par rapport au « nous », le « moi » est primitif ; mais je ne peux pas dire moi sans énoncer et poser déjà par ce seul acte le « toi et le nous », car le « toi » c'est un autre « moi » et le « nous », le propre contenu du « moi ». En d'autres

¹⁴ H. Arendt, *Questions de philosophie morale*, p. 125.

¹⁵ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, livre IX.

¹⁶ N. Berdiaeff, *5 Méditations sur l'existence*, p. 112.

¹⁷ N. Berdiaeff, *5 Méditations sur l'existence*, p. 112.

termes, la conscience de soi est nécessairement la conscience des autres. Mais elle est aussi une rencontre avec l'autre et doit aboutir à sa connaissance.

Dans ce sens, l'interculturalité qui est une rencontre des cultures différentes peut être le champ de problèmes que rencontre le moi dans son rapport avec lui-même et la société, du « moi » avec le « toi » et le « nous ». Elle demande une meilleure connaissance du « moi » d'abord c'est-à-dire la conscience de mon identité puis celle de « toi », mon autre « moi » venant d'un autre horizon, qui me rend conscient de notre différence.

Déjà, pour ce philosophe, la culture, par opposition à la civilisation est un processus individuel, spirituel, intérieur et créateur. Deux principes l'animent : un principe conservateur tourné vers le passé qui maintient avec lui un lien héréditaire et un principe créateur tourné vers l'avenir, qui bâtit des valeurs nouvelles¹⁸. Ainsi, la rencontre des cultures provoque encore le dialogue intra-moi, entre le « moi de surface » et le « moi de profondeur » pour l'adoption ou non de la nouvelle culture. Si l'on ajoute encore l'affirmation de Berdiaeff sur le caractère paradoxal, dynamique et vivant de la culture en faisant cohabiter le passé et le futur sans qu'ils s'excluent, il est encore plus difficile pour le moi intérieur de trancher. Le moi se trouve tiraillé entre l'inévitabilité de son enrichissement et le désir de garder son identité. Comment faire devant les nouvelles cultures envahissantes ? Le moi caché va-t-il se laisser submerger ? S'il échoue, c'est l'ethnisme qui prévaut dans cette société puisque le dernier mot appartient au « moi de surface » ou l'acculturation si ce dernier cède à la politique culturelle de l'Etat ou à d'autres pressions. Par contre, s'il arrive à trouver un compromis, il va créer des valeurs nouvelles, l'interculturel.

Notons bien que quand Berdiaeff parle de culture, il se réfère aux productions culturelles qui résultent de la liberté du « moi intérieur ». Dans *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, il souligne particulièrement le lien qui existe entre la culture et la créativité. « La création est une lutte contre l'objectivité du monde, contre la matière et la nécessité. Toutes les grandes manifestations de la culture portent le cachet de cette lutte »¹⁹. Pour appuyer encore plus ce dynamisme, Berdiaeff associe la culture avec la créativité tout en spécifiant que la culture n'est pas la source d'une vie nouvelle mais qu'elle est créatrice de valeurs nouvelles. Le patrimoine, en tant que valeurs culturelles est l'exemple de la cohabitation du présent et du futur. Il relie le « moi » avec les ancêtres (le passé) et le rattache avec les héritiers (présent et futur)²⁰. Berdiaeff a anticipé la reconnaissance de la valeur du patrimoine en tant que culture bien avant l'UNESCO. Il a compris que, théâtre de la grande lutte entre l'éternité et le temps, la culture subit les assauts

¹⁸ N. Berdiaeff, *De l'inégalité*, p. 215.

¹⁹ *De l'esclavage et de l'égalité de l'homme*, p. 142.

²⁰ *De l'inégalité*, p. 215.

destructeurs de celui-ci et que seule la spiritualité de certains, notamment celle du « moi intérieur » en créant des valeurs nouvelles, l'empêcherait de disparaître.

Actuellement, face à la mondialisation, les cultures changent, s'influencent les unes les autres et doivent alors beaucoup à l'emprunt mutuel. Le moi y joue un rôle primordial. C'est par le moi de surface que s'élabore le premier contact avec l'autre, le différent, le non-moi ; mais c'est le moi intérieur qui a le dernier mot, pour le rejet ou l'assimilation qui sera exécuté par le premier. Toutefois, cette décision n'est jamais définitive. Il existe un mouvement de va-et-vient dans l'intra-moi par rapport à son regard sur l'autre. D'une certaine manière, le moi se décentre s'il veut communiquer avec l'autre mais en même temps, il doit se recentrer pour rester lui-même et éviter l'absorption.

En résumé, le développement de l'identité en milieu interculturel dépend du rapport du moi avec lui-même, donc du dialogue intra-moi, celui du moi avec autrui, en reconnaissant le toi comme un autre moi tout en acceptant la différence. Le dialogue et la connaissance de soi ainsi que celle de l'autre sont donc les conditions qui permettent l'accès à l'interculturalité, cas qui pourraient être illustrés chez Nicolas Berdiaeff qui est l'homme de rencontre de cultures de par sa région natale, l'Ukraine, à travers sa philosophie de l'homme, son œcuménisme, et même dans sa vie en général.

NICOLAS BERDIAEFF, UN EXEMPLE DE L'INTERCULTURALITE

Ayant toujours vécu à Kiev jusqu'au début de ses études universitaires, Berdiaeff était confronté à l'interculturalité. Déjà, l'Ukraine qui est la circonscription politique de Kiev était un Etat charnière entre l'Occident et l'Orient, non seulement du point de vue géographique mais aussi du point de vue religieux car tout en gardant les rites et dogmes orthodoxes, son Eglise était rattachée à Rome depuis 1596 avec le synode de Brest-Litovsk contrairement à Moscou qui était avec le patriarcat de Constantinople. Ceci préparait ce philosophe à l'ouverture aux chrétiens des autres confessions à Paris, lors de son exil tout comme sa fréquentation des juifs malgré les interdictions de sa classe sociale.

Lors de son exil à Paris, dans sa vie quotidienne, il était très ouvert ; il recevait des amis de nationalité différente chez lui et le dimanche après-midi, des français et des russes émigrés se tenaient autour d'une vaste table pour discuter des problèmes métaphysiques selon Marie-Madeleine Davy²¹, et selon Berdiaeff²² pour des entretiens sur des thèmes mystiques et spirituels avec des intimes de tendance différente dont Jacques Maritain, philosophe scolastique anarchiste et

²¹ *Nicolas Berdiaev ou la révolution de l'Esprit*, p. 74-75.

²² *Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 332- 333.

matérialiste converti au catholicisme, Charles Du Bos, littéraire spiritualiste nouvellement converti au catholicisme, Gabriel Marcel, philosophe et dramaturge protestant converti au catholicisme, Massignon, spécialiste de la mystique musulmane, Gilson, grand connaisseur de la philosophie médiévale et lui-même faisant un exposé sur les mystiques Jacob Boehme et Angelus Silesius. Mounier, Fumet y assistaient mais n'y participaient pas encore.

Les Décades de Pontigny étaient encore des occasions pour Berdiaeff pour puiser des éléments nouveaux pour sa philosophie sans pour autant s'assimiler à la culture occidentale. Il disait :

Mon attitude à l'égard de Pontigny était complexe. J'aimais y être, je m'y sentais bien, je me reposais, malgré mes interventions constantes... On pouvait y connaître de plus près le monde occidental. J'y ai reçu des impulsions pour ma propre pensée, bien que ce fut pour la plupart des cas par réaction négative... C'est à Pontigny que j'ai surtout senti combien il m'était facile d'improviser mes conférences en français. Mais j'ai toujours senti l'énorme différence entre ma façon de penser et la façon de penser française et entre notre façon d'approcher les sujets²³.

L'interculturalité de Berdiaeff se précise de plus en plus ici : il ne s'agit pas de pluriculturalité d'un aristocrate russe cultivé, ni d'une déculturation suivie d'une acculturation d'un émigré mais de rencontre de cultures avec constatation de différence et en même temps que sa propre identité tout en reconnaissant la richesse qu'il a pu en tirer. D'ailleurs, dans *l'Essai d'autobiographie spirituelle*, il a encore montré le caractère international de ces Décades de Pontigny :

Les décades ont un caractère international et les intellectuels de tous pays y viennent : Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols, Américains, Suisses, Hollandais, Suédois, Japonais... J'étais ordinairement le seul Russe ; autrefois, Swiatopolk-Mirsky y prenait part aussi. Le soir, on jouait, on faisait de la musique, on chantait²⁴.

Voilà, étant numériquement minoritaire par rapport à tous les occidentaux qui étaient présents, avec son « moi de surface », il s'associe aux autres comme s'il s'était vraiment assimilé mais son « moi de profondeur » ressentait la douleur de la solitude de celui qui est « autre ».

Mais cette reconnaissance de sa propre identité, signe d'un refus d'assimilation mais accompagnée de la reconnaissance de l'autre se rencontre aussi dans

²³ « Inédits de Berdiaev » in *Bulletin de l'Association Nicolas Berdiaev* n° 4, mars 1975, p. 15.

²⁴ *Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 338.

sa vie quotidienne²⁵. Entouré des convertis, à savoir Mme Bloy, protestante d'origine danoise, puis catholique fanatique, de Maritain, protestant converti au catholicisme et de sa femme juive devenue catholique, même de sa propre femme Lydie d'origine orthodoxe, convertie au catholicisme, Berdiaeff est toujours resté « orthodoxe de foi » mais selon lui « supraconfessionnel ». Il a initié des réunions interconfessionnelles où des orthodoxes rencontraient des Français catholiques et protestants dans une maison russe à Montmartre²⁶ et le rapprochement entre les milieux russes orthodoxes de Paris avec les milieux anglicans qui a abouti à l'organisation d'un congrès annuel en Angleterre auquel il assistait²⁷. Parfois, il y fit même des conférences sans pourtant être très actif.

Ainsi, Nicolas Berdiaeff est le mieux placé pour faire l'étude de l'interculturalité. Sa vie, ses écrits, tout reflète cette attitude interculturelle. L'étude des thèmes *identité et différence, moi et l'autre* ne peut pas être exhaustive dans le cadre de cet article car les mêmes questions reviennent toujours : après plusieurs mouvements « inter-moi » et « intra-moi », ce moi intérieur est-il toujours le même ? Garde-t-il encore son identité ?

Certains philosophes tels que Nietzsche et Derrida se posent des questions sur l'existence de l'identité car avec les changements dans la continuation de soi, s'agit-il encore de la même personne ? Selon Nietzsche, que reste-t-il de notre identité avec nos cellules qui se renouvellent tous les dix ans ? Ne ressemblerait-elle pas au vaisseau de Thésée des Athéniens ?

Quant à Derrida, il reconnaît qu'on ne peut pas vivre sans l'illusion d'une identité ou d'un moi mais cela ne veut pas dire que cette identité (ou ce moi) existe de manière stable. Même s'il est vital de le supposer, le moi n'est ni un donné qu'on pourrait trouver quelque part, ni une totalité. C'est de là que *ça part* dit Derrida, que ça procède, que ça émane, mais *aussitôt* ça se coupe, ça se sépare, et il n'en reste qu'une trace. L'origine est dans « le moi », mais c'est un moi qui n'a aucune stabilité, ni dans l'espace, ni dans le temps – au fond, ce n'est pas un moi, car dès qu'on le trouve narcissiquement, on le perd²⁸.

En philosophie, les discussions restent ouvertes mais pour Berdiaeff, il répondrait que le « moi » a une existence réelle. Il est carrefour de cultures et source d'identité, créateur de cultures, lieu de rencontre du passé et du futur. Ainsi, au fil du temps, il n'est pas tout à fait le même, ni tout à fait un autre : il est lui-même.

²⁵ *Essai d'autobiographie spirituelle*, p. 330.

²⁶ *Idem*, p. 326.

²⁷ *Idem*, p. 336.

²⁸ Derrida.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

Ces ouvrages de Nicolas Berdiaeff sont présentés ici selon l'ordre chronologique de composition. La date mentionnée est celle de l'édition que nous avons utilisée. Quant aux deux dates entre parenthèses, la première indique la première édition en russe, la seconde désigne la première parution en français. Quand l'édition russe n'a pas eu lieu, nous avons mis un tiret à la place de la date.

I - OUVRAGES DE BERDIAEFF PARUS EN FRANÇAIS

- De l'inégalité* – (Sophia), trad. Constantin et Anne Andronikof, Lausanne : L'Age d'Homme, 1976 (1923/1976), 242 p.
- Esprit et liberté. Essai de philosophie chrétienne* (Ecrivains religieux et étrangers), trad. par I.P. et H.M., Paris : Je Sers, 1933 (1927-1933), 380 p.
- Cinq Méditations sur l'existence. Solitude, société et communauté* (La philosophie en poche), trad. par Irène Vildé-Lot (titre original en russe : *Le moi et le monde des objets*), Paris : Aubier - Montaigne, s.d.
- De l'esclavage et de la liberté de l'homme* (La philosophie de l'Esprit), trad. par Jankélévitch, Paris : Aubier-Montaigne, 1963 (1939/1946), 302 p.
- Essai d'autobiographie spirituelle* (La barque du soleil), trad. par E. Belenson, Paris : Buchet-Chastel, 1958 (1949/1958), 429 p. Préface de l'auteur en 1940, supplément en 1947.
- Le christianisme et l'antisémitisme*, trad. Par la Princesse Théodore, Paris : Edition de l'Académie religieuse et philosophique russe.
- « Ma conception philosophique du monde (Philosophie de la culture) » in *Le Bulletin de l'Association Nicolas Berdiaeff*, n°1, avril 1953, p. 4-7.
- « Berdiaev, les Maritain, Mounier un modernisme russe dans la France de la première moitié du XX^e siècle » in *Cahiers de l'émigration russe* 8, Paris : Institut d'Etudes slaves, 2004.
- CLEMENT O., 1991, *Berdiaev. Un philosophe russe en France*, Paris : Desclée de Brouwer, 247 p.
- DAVY M.-M., 1999, *Nicolas Berdiaev ou la révolution de l'esprit*, Paris : Albin Michel S.A., 191 p.
- DUVAL J.-F., 1992, *Flamboyante liberté. Essai sur la philosophie de Nicolas Berdiaev, visionnaire et prophète de notre temps*, éd. Présence, 313 p.
- GAGNEBIN L., *Nicolas Berdiaeff ou de la destination créatrice de l'homme*, Paris : Editions l'Age d'Homme, 252 p.
- MARCHADIER B., 2004, *Berdiaev, Mounier, un modernisme russe dans la France de la première moitié du XX^e siècle*, Cahiers de l'émigration russe, Paris : Institut d'Etudes slaves, 80 p.

II - OUVRAGES D'ORDRE GENERAL

- ARENDRT H., 2005, *Questions de philosophie morale*, trad. J.L. Fidèle, Payot.
- ARISTOTE, 1972, *Ethique à Nicomaque*, trad. J. Tricot, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 540 p.
- FREUD S., 1923, *Le Moi et le ça*, Paris : Payot.
- KANT E., 1974, *Critique de la raison pratique*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 187 p.
- KLEIN Z., 1968, *La notion de dignité humaine dans la pensée de Kant et de Pascal*, Paris : Librairie philosophique J. Vrin, 135 p.
- LEVINAS E., 1976, *Noms propres*, Coll « Livre de poche », Paris : Ed. Fata Morgana
- LEVINAS E., 1987, *Hors sujet*, Coll « Livre de poche », Paris : Ed. Fata Morgana.
- MERLEAU PONTY M., 1953 et 1950, *Eloge de la philosophie*, Gallimard.
- SIMON R., 1993, *Ethique de la responsabilité*, Paris : Editions du Cerf, 355 p.